

Avec ce seizième numéro, notre association boucle sa sixième année éditoriale. Nous nous étions engagés à publier deux numéros par an et nous essayons de tenir le rythme grâce à tous ceux qui veulent bien nous alimenter en articles. Cette fois-ci, vous trouverez dans cette livraison de nouveaux intervenants pour présenter des destins d'hommes, des lieux singuliers de la vallée. Nous irons à Escot, à la découverte d'un trésor de monnaies, à Léés pour son école en 1630, à Athas avec une photographie d'élèves de 1948 et en Argentine suivre le destin d'un curé né en Aspe. Nous reviendrons sur la guerre 14/18 pour évoquer Edouard Cadier et, pour terminer, notre rubrique bibliographique habituelle. Dans cet éditorial, j'aimerais surtout revenir sur la cérémonie qui s'est tenue le 10 novembre 2012 dans une rue d'Osse-en-Aspe. La pose d'une simple plaque à la mémoire de Wilhem Friedmann (voir notre numéro précédent), de sa femme et de sa fille fut un moment simple mais très émouvant, notamment pour sa petite-fille, Danièle Cohn, qui avait tenu à être présente. La presse locale a relaté cet après-midi particulier et je n'y reviendrai donc pas. Qu'il me soit toutefois permise d'évoquer, pour conclure ces commémorations, le poème que Berthold Brecht consacra à la « libre mort de l'exilé Walter Benjamin », intellectuel allemand qui lui aussi se suicida, comme Wilhem Friedmann, pour échapper à la barbarie nazie.

*J'apprends que tu as levé la main sur toi-même
Devançant ainsi le bourreau.
Après huit ans d'exil passés à observer la montée de
l'ennemi,
Rejeté à la fin vers une frontière infranchissable
Tu as franchi, me dit-on, une frontière franchissable.
Des empires s'écroulent. Les chefs de bande
Paradent en jouant les hommes d'Etat. Les peuples
Disparaissent, invisibles sous les armements.
Ainsi l'avenir est dans la nuit et les forces des bons
Sont chétives. Tout cela tu le vis
Quand tu détruisis ton corps torturable.*

Le trésor d'ESCOT (Pyrénées atlantiques)

En l'été 1948, Pierre Klingebiel et ses deux fils aînés (René, André) étudiaient les galets accumulés dans la résurgence karstique, située dans le défilé d'Escot, enjambée par la RN 134, à proximité de la culée sud du viaduc ferroviaire, en rive droite du gave d'Aspe. Ils ont eu la surprise d'y découvrir un petit lot de pièces qui étaient groupées dans un petit sac en tissu très dégradé.

Après le décès de leur père, les enfants Klingebiel ont décidé de faire connaître au public ce patrimoine historique. Ce trésor, posé sur une pierre plate et recouvert de quelques galets, était constitué par plus de 200 double-tournois, pièces généralement très usées et couvertes de vert de gris pulvérulent. Quelques pièces ont été aimablement examinées en 2007 par MM. Debruge et Claude Robert à la demande de M. Senac, président du cercle numismatique (groupe d'études et de recherches) de la Société Archéologique de Bordeaux. D'autres ont été nettoyées par Jean-Marc Klingebiel, en 2009, et permettent la présentation de quelques bonnes images. Les quelques dates de frappe lues sont comprises entre 1615 et 1655 et les origines des monnaies sont parfois lointaines (Dijon, La Rochelle, Lyon).

Les valeurs très modestes font penser à des Laumônes. L'intérêt de ce trésor n'est pas sa valeur numéraire ou commerciale (quasi nulle) mais historique en raison de la diversité des pièces qui le composent, et de son gisement en bordure d'un chemin de Compostelle dans la vallée d'Aspe.

Ce trésor est-il le fruit d'un péage clandestin dans un redoutable défilé de la vallée, ou peut-être le fruit de la collecte des troncs d'églises, caché par un collecteur menacé, ou indélicat ? Il traduit en tous cas la diversité des voyageurs, migrants ou pèlerins de passage dans cette vallée transfrontalière à l'époque troublée de la Ligue.

Déposé au Musée d'Aquitaine, ce patrimoine historique permettra des études plus approfondies et nous espérons que des précisions intéressantes viendront enrichir la connaissance de l'Histoire de cette vallée du Haut Béarn.

André Klingebiel



revers double tournois 1643



avers Louis XIII Gauche



avers Louis XIII Droite



revers double tournois 1635



revers double tournois 1642



avers Louis XIII gauche

TRISTAN VALDASPE

Jean Chrysostome Chourrout, puisque c'est de lui qu'il s'agit, est né le 1er janvier 1878 à Sarrance dans la maison Franciman qui se trouve entre Ponsuzon et le col d'Ichère. Ses parents Jean Chourrout de Sarrance et Marie Chourrout de Bedous, cousins germains, ont eu 7 enfants, Jean Chrysostome était le 5ème. . Son frère aîné prenant la succession des parents à la ferme familiale,

Jean Chrysostome entra, après des études secondaires terminées à Bethléem par des études de philosophie et de théologie, dans la congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus de Bétharram .

Jean Chrysostome fut ordonné prêtre le 10 août 1902 et envoyé en Argentine au collège San José de la Plata. Pendant plus de 20 ans il se consacra là-bas à l'enseignement de plusieurs matières. En 1921 il prit la direction de ce collège puis devint Délégué du Supérieur Général en Amérique du Sud avant d'administrer la résidence du Sacré-Cœur à Buenos-Aires. C'est là qu'il se lia d'amitié avec les docteurs Leonardo Pereyra Iraola, Romulo Amadeo et Mario Gorostazu notablement connus en Argentine.

Parallèlement à ces activités religieuses il se mit à écrire des manuels scolaires en espagnol. Les plus connus : « Traité de logique » et « Histoire de la littérature espagnole » furent même utilisés dans les

collèges d'Etat. Il écrivit aussi une « Histoire de la littérature argentine » qui fut très appréciée. Jean Chrysostome Chourrout signa ses publications du pseudonyme Tristan Valdaspe. Avec Valdaspe il faisait un clin d'œil à ses origines, pour ce qui est de Tristan, même si aucun indice ne vient le confirmer, on peut supposer qu'il a utilisé ce prénom en référence au curé Tristan dont Vastin Lespy a publié la correspondance en 1879 sous le titre « Un curé béarnais au dix-huitième siècle ».

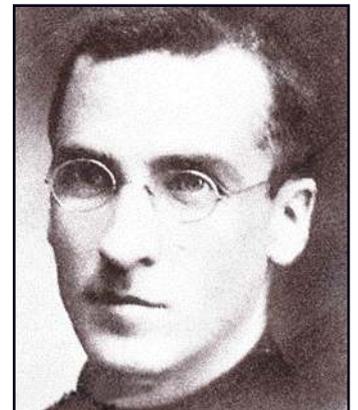
En 1928 sa santé faiblissant, il fut renvoyé en France où il fut nommé Supérieur de la résidence de Pau. Il décéda à Pau le 15 février 1932 et y sera inhumé. Un service funéraire fut organisé dans l'église paroissiale du Sacré-Coeur de Buenos Aires et la Revue des Collèges Bétharramite d'Argentine lui rendit hommage en publiant deux articles dans ses numéros de mars et mai 1932. Le 18 mars 1932 le journal « El Pueblo » publia un article du prêtre Don Alfonso Duran sous le titre « Mort d'un grand littérateur et d'un grand religieux »

Merci au Père Domecq dernier père Bétharramite du monastère de Sarrance et à Marilyn Szalai, canadienne, petite nièce de Jean Chrysostome Chourrout.

Anne-Marie GARAIG



Première communion en 1927, Collège San José de la Plata



Jean Chrysostome CHOURROUT

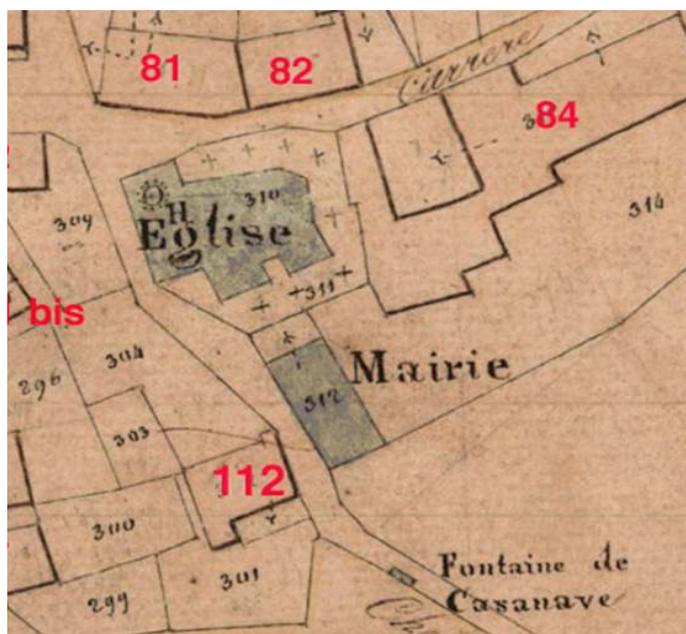


Collège San José de la Plata

Il y a 381 ans à Lees-Athas ...

Voici ci-après l'extrait d'un acte conservé aux Archives départementales des Pyrénées-Atlantiques (cote C 1039) transcrit tel qu'il a été écrit à la fin du XVII^e siècle. Il s'agit de la déclaration des biens communaux que firent, en 1690, les représentants de Léés-Athas aux syndics généraux de Béarn. Ce court document témoigne de l'existence à Léés d'une école et d'une maison commune depuis 1631. Cet édifice, situé à l'arrière de l'église, existait encore au XIX^e siècle : il figure à cette date sur le plan cadastral élaboré en 1837.

L'an mille six cents quatre vingt dix et le 7^e du mois de may nous soubz signes Jean darriguas autrement de Navarre Jean de Casabone et Pierre de Carrere autrement darrescout juratz du lieu de Les et Atas en la vallee daspe assemblés en la maniere acoustumee dans la maison commune avec les manans et habitans dudit lieu pour satisfaire a la declaration du roy du 5^e juilhet 1689 et arrest du conseil du 27 aoust suivant quy ont este leüs et publies déclarons quil appartient a la communaute dudit lieu Scavoir une maison assise dans ledit lieu appelee darrer leglise avec ses appartenances et deppendences pour se stre ladite communaute acquise le sol dicelle de Gratian



Ecole-Mairie de Léés-Athas vers 1830

de Mirande autrement de darrer leglise dudit lieu par contract passé par devant Jeanpeyre de Terras coadjuteur de maître Jean de Pourtau de Bedous notaire daspe le 7 avril 1631 pour la somme de 52 francs 5 sols sur lequel sol ladite communauté a basti ladite maison sans plancher destinée simplement pour l'usage des assemblees communes Ce en effet elle na jamais servy qua ce seul usage et celluy dy tenir leschole des enfans laquelle est en ro-

ture et en la nature quelle estoit lors de la bastise lesdits jurats ne pouvant point declarer ce que le bastiment coute a la communauté parce quil feut fait par des manubres, laquelle maison releve du roy et est exempte de fief. (...)

Fait audit lieu de Les ledit jour et an que dessus 7^e may 1690 en foy de quoy avons signe.

Les quelques explications qui suivent ont initialement été rédigées à destination des élèves de l'école de Léés afin de les aider à mieux appréhender ce document. A la demande de Mémoire d'Aspe, les voici livrées à un plus grand nombre.

- «... Jean d'Arrigas autrement de Navarre » : Jean d'Arrigas est appelé aussi Jean de Navarre, parce qu'il habite une maison qui porte le nom de Navarre. En Béarn, les personnes avaient un nom, les maisons aussi.

- Les jurats sont les ancêtres des conseillers municipaux ; ils étaient élus par la communauté, c'est-à-dire par les habitants reconnus « voisins » et étaient chargés des affaires communes.

- Le roi et son conseil avaient demandé à chaque communauté du royaume de déclarer les biens qui lui appartenaient, d'où la présente déclaration faite par celle de Léés-Athas.

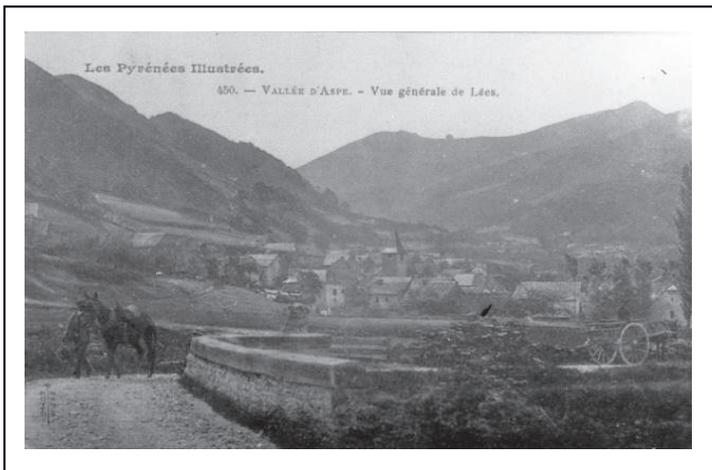
- «... une maison assise dans ledit lieu appelé Darrer l'église » : une maison située dans un lieu appelé « Derrière l'église », lieu ainsi dénommé parce qu'il se trouve, justement derrière l'église (le devant de l'église étant le côté par lequel on entre).

- La communauté avait acheté en 1631 à Gratien de Mirande l'emplacement (« le sol ») pour y bâtir une « maison sans plancher », c'est-à-dire sans étage. C'était le lieu de réunion des « assemblées communes », réunions auxquelles étaient invités chaque chef de maison (le ou la chef de famille) et les jurats pour discuter et décider des affaires qui intéressaient toute la communauté. C'est pour cela qu'il est question, au début du texte, des jurats « assemblés en la manière accoutumée dans la maison commune avec les manants et habitants dudit lieu. »

- La maison commune servait aussi d'école pour les enfants. Les choses n'ont que peu changé : un même bâtiment abrite aujourd'hui la mairie et l'école mais pas au même emplacement.

- «... laquelle est en roture » : cette maison n'est pas no-

fiée, depuis qu'elle a été bâtie (la déclaration est faite en 1690 alors que l'édifice a probablement été construit en 1631 aussitôt après l'achat du terrain).



Lees-Athas début XXème

- Les jurats ne savent pas estimer la valeur de cette maison commune parce qu'ils n'ont pas payé d'artisans (maçons, charpentiers) pour la construire : elle a été bâtie en faisant appel à tous les chefs de famille de la communauté dans le cadre de « manubres ». Ces manœuvres ont rassemblé les habitants durant un ou plusieurs jours et chacun a participé au travail pour construire la maison commune-école. Finalement, le lendemain de leur déclaration initiale, les jurats ont ajouté quelques lignes à leur texte après avoir estimé la valeur de la maison commune à 148 francs, qui ajoutés aux 52 francs 5 sols de prix du terrain, faisaient un total de 200 francs 5 sols. Les francs de 1690 n'étaient pas les mêmes que ceux qui existaient avant les euros. C'étaient des « francs bordelais » (francs bordelais), autre nom d'une monnaie faite de livres et de sols (1 livre = 20 sols).

Anne Berdoy

Ecole d'Athas, 1948



Debout en haut de gauche à droite : *M. Trouilh instituteur, Casavielle-Soulé Jean, Casenave Jacqueline, Coelho Joseph, Moustrou Gratien, Lamothe Pierre, Casavielle-Soulé Jeanne, Dengui Pierre.* Deuxième rang debout en partant de la gauche : *Carrasoumet Laure, Dengui Julie, Casenave Marie, Moustrou Marie, Pétreigne Pierre, Badie Joseph, Toulousanr Jean, Casenave Jeanne.* Premier rang assis à partir de la gauche : *Bellocq Ipin Marguerite, Coelho Paul, Patie Marie-France, Casenave Marie-Thérèse, Moustrou Annette, Bellocq Ipin Laurent, Coelho Rosette, Dengui Marie.*

1914-1918 :

Edouard Cadier, la sérénité dans la tourmente...

par Marie-Sylvie Beigbeder, sa petite-fille

Edouard Amy Cadier est né le 31 janvier 1881 au presbytère d'Osse. Il a été « élevé dans une atmosphère de bonté et de charité ; son père lui inocule l'amour de la nature et de la montagne, et sa mère la notion de l'ordre et du devoir » écrit son père Albert dans son livre d'or. Un bon départ en somme.

Après ses études il échoue au bac mais réussit en 1898 l'examen d'entrée à l'Institut industriel Du Nord à Lille. Il y fait deux années de Génie civil et se lie d'amitié avec Paul Reuss « qui l'entraîne au travail », Edouard « lui donnant l'assurance qui lui manquait ».

De 1902 à 1905, long intermède, il est appelé au 5ème Génie de Versailles, régiment de sapeurs du chemin de fer. En 1906, après sa troisième année à Lille, il est diplômé Ingénieur IDN. En 1908 son ami Paul, major de sa promotion, épouse sa petite sœur Marguerite.

D'abord stagiaire, Edouard devient la même année ingénieur chez Thomson-Houston à Paris. Fiancé à Laurence Julien-Perrineau, il l'épouse le 26 mars 1913. Eveline naît le 19 janvier 1914.

L'ingénieur logisticien du rail

Edouard est mobilisé le 2 août 1914 à la 19e Compagnie du 5ème du Génie de Versailles, là même où il avait fait son service militaire. Son expérience de trois ans et ses périodes de réserve lui ont permis d'être opérationnel d'emblée et d'avoir le grade d'adjudant.

Dès les premiers jours de la guerre il note l'impatience des troupes, pressées d'en découdre pour une guerre que l'on dit « fraîche et joyeuse », qui sera « la der des der », et qui ne durera que quelques mois !

Du 17 au 31 août, après l'offensive allemande, sa compagnie est chargée de protéger la retraite en bon ordre d'Amiens vers Paris des troupes du front ouest. Après leur passage, ils font sauter les gares, les voies ferrées, et surtout les ponts : un sur le canal à La Fère, un autre sur la route de Tergnier, puis sur l'Oise à la Verberie et à Compiègne.

Le 28 août il écrit de La Fère à ses parents : « Nous sommes éminemment mobiles ; notre convoi est partagé en deux, chacun avec sa locomotive attelée et sous pression. Nous recevons les ordres par télégramme et nous déplaçons avec rapidité. (...) Sommes mal renseignés sur ce qui se passe ailleurs. (...) Voyons nombreux con-

vois de troupes, belges, anglais, français, croix rouge ; des paysans et des bourgeois effarés qui se replient... »

En octobre la 19ème va à Creil pour construire une estacade à Attichy, sur l'Aisne, afin de faire passer les poids lourds de l'armée française qui contre-attaque. Sans matériel adapté, ils abattent les arbres de la forêt. Quand ils arrivent, les villes de Creil et Senlis ont été complètement dévastées par les Allemands.

C'est à ce moment qu'il apprend douloureusement la mort de Paul Reuss.

Peu après un courrier de Laurence, du 8 octobre, nous apprend que « Edouard est toujours à Creil ; sa Cie attend que les Allemands soient assez repoussés pour remonter vers Compiègne et reconstruire les ouvrages détruits (Tergnier, La Fère...) ». Ils reconstruisent donc les ouvrages qu'ils avaient détruits deux mois auparavant. Et pour aller vite, ils font parfois des ponts de bateaux.

Le 27 octobre Edouard, qui a montré ses compétences d'ingénieur en Génie civil, est nommé sous-lieutenant. Il stationne à Compiègne et le 2 nov il écrit :



Edouard Cadier sous-lieutenant en grande tenue

« Me voici en Picardie, tournant autour de l'ennemi sans l'approcher. Nous construisons une voie de raccordement pour un hangar de ballon dirigeable ». Ces ballons sont la nouvelle technique d'observation du mouvement des troupes ennemies.

Le 3 décembre 1914 il est félicité par le général Maunory, et le 13 il est de nouveau à Attichy pour l'entretien des voies et la réparation du trajet entre Compiègne et Soissons.

Le 3 janvier 1915 il va au Ministère de la guerre pour essayer de récupérer les objets personnels de Paul. Mais il ne trouve rien. On lui présente pourtant un bordereau d'envoi de ces objets. Sans doute avait-il un petit espoir, car l'armée déterre les corps ensevelis souvent à la hâte pour récupérer les moindres traces. Surtout les plaques d'identité qui ont valeur d'acte de succession.

Le 23 janvier 1915 il est à la gare d'Abbeville où les sapeurs du génie font des travaux. Il a un peu de répit : « N'ayant pas de chantier pour le moment, je me balade, hier à bicyclette par un beau soleil, aujourd'hui à Amiens en auto ; j'ai ramené 100 boîtes de sardines et 110 kg de chocolat (...) Tout ceci entre dans les attributions de l'officier d'approvisionnement ».

Il est en effet chargé de « l'approvisionnement en matériel pour le chantier, pour l'alimentation et le confort des hommes, la popote et le cercle des officiers, tous les papiers de l'intendance, mandats... Puis les expropriations des terrains occupés par nos travaux ». Et pour ce dernier travail il regrette fort l'absence auprès de lui de Fenouil, son frère juriste...

En février, toujours à Abbeville, il travaille à la construction d'une gare de triage pour l'armée anglaise. Dès le 5 avril les troupes de Kitchener débarquent pour occuper le front ouest. Et sur un courrier destiné à Georges, Laurence écrit un mot... Elle est donc avec lui !

Peu après il dirige la réfection du pont sur la Somme. Mais fin décembre il quitte le terrain des hostilités : il est nommé à l'Ecole des Chemins de Fer de Versailles, l'ECF, où il restera jusqu'à l'armistice. Avec une équipe de contrôleurs il est chargé de vérifier la construction des ponts démontables pour les voies ferrées.

Le 23 décembre il rencontre Georges près de Lyon et ils envoient une carte à leurs parents.

Début 1916 « Edouard est débordé de travail » écrit Laurence. Plus tard, dans un courrier à Georges et Georgette, elle note qu'Edouard fait « des séries de voyages » : Lyon, Calais, le Creusot, St Nazaire... « Sur 8 nuits il en a passé six en chemin de fer, deux dans un lit ». Il circule dans toute la France pour visiter les forges et les usines de fabrication de ponts mobiles.

Le 25 janvier 1917, avec Henri, ils se re-

trouvent en famille à Versailles... où il fait -13° !

Puis il se déplace de nouveau : Albi, le Havre, Epinal où il assiste à un bombardement, Chaumont, Neufchâteau, Nancy, Pont-à-Mousson, Pompey...

Le 22 février Edouard, nommé lieutenant, s'installe en famille à Versailles dans la maison de Marguerite. Autre bonne nouvelle, le 26 il apprend qu'Henri est nommé sous-lieutenant.

Le 26 avril, dans sa recherche d'acier, il va à Alais : « J'ai été servi mieux que je ne l'escomptais (...) Je me suis aussi informé de la situation financière de la Compagnie des mines, fonderies et forges d'Alais ; je suppose que c'est de cette affaire dont vous possédez des valeurs » écrit-il à ses parents.

Début janvier 1918 il passe trois jours à Osse et le 8 janvier il apprend la nomination de son beau-frère, Wilhem Rolland, au grade de colonel.

La reconquête du territoire se poursuit et le 15 octobre, dans l'enthousiasme, il note : « Les officiers doivent être prêts à partir nuit et jour dans un délai d'une heure » et aussi « Quel bonheur si je pouvais aller commander un chantier au front : cela me navrerait si la guerre se termine sans que j'aie en Bochie... »



Le 17 janvier 1919, encore mobilisé, il est à Strasbourg où l'accueil de la population est très bon. Il va avec beaucoup d'émotion dans la cathédrale que son ami Paul lui avait si souvent décrite : « Quelle mélancolie de ne pas l'avoir à mes côtés ! » Il n'entre pas en Allemagne, mais symboliquement il va au pont de Kehl tremper sa main dans l'eau du Rhin.

Le 25 février il est démobilisé à Bordeaux.

Ses considérations sur la guerre

« Quelle atrocité quand même cette guerre en perspective ! Pourquoi y-a-t-il des individus assez barbares et inhumains pour l'avoir voulue à tout prix ? » écrit-il le 4 août 1914.

Edouard a vécu la guerre en technicien du Génie, sa spécialité. Il était donc en retrait du front, ce qu'il regrette parfois. Ses considérations sur

la guerre concernent principalement 1914 et sont surtout présentes dans les courriers à ses parents.

Août-septembre 1914 : « Depuis 6 jours notre Compagnie (278 hommes) est équipée et prête à partir, nous attendons l'ordre d'un moment à l'autre (...) Il y a 8 officiers, un aide-major et moi. Nous prenons tous nos repas ensemble et vivons très agréablement. Nous ignorons absolument la direction vers laquelle nous serons orientés. Malgré la grosse chaleur nos hommes sont très entraînés et soupirent après plus d'action. Quand avancerons-nous franchement ? Nous avons confiance entière néanmoins ».

Puis il note « Va et vient de troupes considérable, énorme l'importance du réseau ferré dans cette guerre ». Mais aussi : « Ah les vandales ! Quand ce matin j'ai lu qu'ils avaient anéanti la cathédrale de Reims, j'ai eu du mal à me retenir d'en pleurer. Peut-on être assez monstrueux pour commettre pareille barbarie ! »

Le 21 septembre 1914, dans un nouveau courrier à ses parents, il culpabilise : « Je me fais honte, chaque soir en me mettant au lit, en pensant aux pauvres frères d'arme qui passent la nuit à la pluie, risquant un réveil brusque provoqué par une surprise de l'ennemi ».

Le 8 avril 1915 il annonce... « Beaucoup de personnes compétentes pensent que la guerre finira cet été »

Le 18 novembre 1916, après la rude bataille



Edouard Cadier dans son wagon lit

de Kellers-Tournelle, il rencontre Wilhem : « Les poilus ont été au dessus de ce que l'on pouvait espérer. L'élan de tous, officiers et soldats a été admirable. Malheureusement des pertes assez sévères : une centaine de tués et 400 blessés. Plusieurs officiers tués. Wilhem est indemne, c'est miraculeux (...) Wilhem réorganise son régiment, il reçoit des renforts ».

Le 18 mars 1917 il écrit à Georges : « Tu dois vivre des heures uniques en ce moment ; ce n'est pas la marche triomphale derrière l'ennemi battu, mais ça doit faire quand même rudement plaisir de reconquérir des

fragments du sol de la France (...) Que d'événements ces jours-ci ! La naissance de la grande Russie libre, le recul des boches, la chute de Briand, celle du zeppelin que tu as pu voir, etc... Je regrette rudement de n'être plus dans la compagnie d'avant-garde sur la ligne de Compiègne à Tergnier, il y aurait à faire en ce moment ».

Le 4 août 1918, toujours à Georges : « Allons vieux, nous les tenons c'est l'essentiel, et je crois bien que le père Foch n'a pas l'intention de les lâcher de sitôt ».

Il reste toutefois lucide, et il écrit le 13 octobre : « Les boches décanillent en vitesse ; ils sont fatigués ! Nous allons rapidement vers la paix, et on peut entrevoir une reprise de la vie normale. On ne parle pas encore de démobilisation(...) Il ne faut pas se faire d'illusions sur les difficultés que nous aurons pendant la première année de paix, comme ravitaillement, état sanitaire, troubles sociaux, etc... ».

« Le ciment de la Tour... »

C'est l'expression de Georges ! En montagne, dit-on, c'est lui qui portait les lourdes charges à cause de sa robustesse physique revendiquée. Et il était un peu le régulateur de la Tour.

Pendant la guerre, bénéficiant d'une position favorable, il a constamment essayé de maintenir le lien avec Georges et Henri. Avec son beau-frère Wilhem Rolland, il a plusieurs fois tenté d'améliorer leur situation.

Il maintient également des liens très forts avec la famille et continue à suivre par courrier, parfois par télégramme, tous les événements familiaux grâce à Laurence, minutieuse historiographe du quotidien.

Dans ses courriers Edouard utilise très souvent les surnoms affectueux que les frères se sont attribués : Georges c'est son Cher vieux frère ou Vieux bouc... , Henri c'est Fenouil , Charles c'est Pouquet , Marguerite c'est Poutch, ou le tendre Poutchinette. Et il signe lui-même Ton toujours solide... ou Grosse.

Le 21 septembre 1914 « il embrasse les Albert », fin novembre il apprend que « Henri est à Mt St Eloi au sud d'Arras et il semble pas mal exposé ».

Il est constamment en quête de nouvelles de la famille au front. Le sort de son vieil ami et beau-frère Paul Reuss l'a fort préoccupé car il le savait très exposé. « Bonnes nouvelles de Wilhem. Impossible de trouver Henri (...) De quand les dernières nouvelles de Paul ? »

Paul est alors à Falaise (Calvados), inexplicablement enrôlé dans l'infanterie malgré des compétences techniques supérieures. Comme Henri le juriste, bien mal employé lui-aussi. Et il sait que Marguerite supporte mal le départ de son mari. Il a des nouvelles : « Grenier écrit que cette dame lui a appris que Paul est blessé et prisonnier ». Et le sergent Berger, son chef

d'escouade, « aurait vu Paul affreusement blessé par une balle explosive ». Il devine qu'il est mort...

Il est toujours prêt à aider. Lors d'un échange il propose à Georges de « lui avancer de la galette ».

Le 22 février 1915 Edouard s'inquiète : « Rien d'Henri sinon une photo de sa bonne binette si sympathique » Le 9 mars il est en mission spéciale aux mines de Béthune et le rencontre. « Joie débordante. Deux moellons se sont rencontrés pendant 4 heures. Que n'y es-tu aussi ! Le canon tonne mais il fait bon et on se sent en sécurité dans la mansarde de Fenouil. » écrit-il à son Vieux bouc de Georges

Henri, « qui n'a plus le ventre d'antan » écrit sur la même carte à Georges : « Ensemble nous avons fraternisé avec toute la Tour pendant 4 heures trop brèves ».

Edouard propose plusieurs fois à Georges d'être aumônier protestant. Il serait plus utile ! Et il signale en passant qu'il aurait la solde d'un capitaine... « ce qui n'est pas négligeable en pareille époque ».

Il continue à suivre la Fraternité poitevine, créée par Georges en 1904 et qu'il reçoit assez régulièrement. Le 18 mai 1915 il apprend avec plaisir que Fenouil a été nommé caporal mitrailleur et le 7 décembre 1916 il déjeune avec lui à Beauvais. Ils prévoient même une rencontre avec d'autres membres de la famille.

Fin 1916 à Lyon, il rencontre Charles en partance pour l'Afrique.

Dans un courrier à Georges il écrit : « Tu as raison de compter sur la Tour ; elle est plus solide que jamais et cette période agitée a produit un développement des cœurs et des volontés. Mais nous avons grande confiance en notre bonne étoile et demandons à Dieu de vous garder tous deux de tout mal ; qu'il vous ramène à vos foyers pour accomplir et terminer votre belle œuvre ».

Le 30 avril 1918, il fait amende honorable... « Excuse-moi pour l'envoi tardif des clous pour tes godillots ».

Et par Laurence il suit le parcours africain et les retours au pays de Pouquet...

Quand le 5 janvier 1919 il retrouve Georges et Henry dans un refuge pour officiers, c'est l'euphorie : « Ah, quels rires, quelle gaîté, quelle joie ! Il n'y a rien de comparable à une réunion de la Tour. C'est l'âme à nu, l'intimité parfaite. Depuis longtemps, nous n'avions pareillement dilaté nos rates ! Je conserve de cette soirée une soif ardente de réaliser l'Idéal ».

Le mari aimant, le père attentionné et vigilant

Pendant la plus grande partie de la guerre Laurence est à Pamproux avec sa sœur Evodie, la femme de Wilhem. Mais elle se déplacera à Osse pour les fêtes de famille, à Montpellier pour sa santé, à Cette dans la famille

Julien... et à Paris, Abbeville, Versailles pour voir son cher Edouard, son Dody, à qui elle voue un amour absolu.

Car le lien qui les unit est très fort comme le montre la tonalité de leurs échanges quasi quotidiens, une gageure en ces temps plus que troublés : « C'est inouï ce que je suis liée à toi par toutes les fibres de mon être » écrit Laurence, amarrée à son roc. Et on suit pas à pas la petite enfance d'Eveline, sa rougeole, sa coqueluche, qu'elle communique à tous les Mabilles..., ce qu'elle mange à midi, à côté de qui elle est à table.

Edouard lui répond en écho : « Ce que tu es et seras toujours pour moi : l'image pure de l'amour simple, absolu, bon, parfait ». Il attache beaucoup d'importance au bijou qu'il veut lui offrir pour la naissance de Francis, et se réjouit de lui donner de jolies plumes d'oiseau rapportées par Charles pour garnir sa toque d'hiver..

Il suit donc presque en direct, tout ce qui se passe dans la famille, parmi les connaissances, les morts naturelles ou à la guerre... Les visites aussi :



Edouard Cadier en compagnie des officiers

« Figure-toi que les Pouquet arrivent demain matin » écrit Laurence qui détaille avec minutie le plan de couchage dans les chambres du prieuré de Pamproux.

Début 1918 Laurence a des difficultés pour nourrir le petit Francis, sa nourrice n'ayant plus de lait. Edouard, pourtant en guerre, la conseille sur la préparation des bouillies et la rassure sur l'approvisionnement en lait « qui est maintenant pasteurisé ». Il est très inquiet au sujet de l'épidémie de grippe qui fait des ravages en 1918, et prodigue des conseils d'hygiène et de prudence. Il gère à distance les engagements et les gages des bonnes et a des avis très arrêtés sur l'éducation : « Quant à Francis, ce polisson, il commence à connaître parfaitement le côté faible de sa Maman, et se met à pleurer pour être pris ! Quel mauvais service tu lui rends, pauvre chérie ! »

Conclusion

Edouard fait un parcours militaire efficace et sans faute. Il a cette chance de continuer à faire son métier, et s'il vit près du front, il se déplace beaucoup.

Laurence s'estime bien privilégiée d'avoir toujours de ses nouvelles si régulièrement : « C'est un vrai bonheur chaque matin en recevant ta bonne lettre ; merci de m'écrire si fidèlement ».

Sans avoir mauvaise conscience, ce qu'il fait lui semble utile à la nation, il réalise qu'il est privilégié d'accomplir une mission moins exposée que les soldats du front. Même s'il manifeste parfois une envie d'aller au feu comme on l'a vu en octobre 1918. Et quand Laurence se plaint d'une trop longue absence, il sait relativiser : « Notre séparation est bien peu de choses. Son-

geonsaux poilus, aux évacués, aux prisonniers, aux morts ».

La reconstitution du parcours d'Edouard a été faite essentiellement sur la base des très nombreux courriers échangés avec ses parents, sa femme Laurence et son frère Georges. On cherchait des informations sur son activité pendant la guerre. Précises, quoique diluées dans les détails de la vie familiale, elles sont là. Mais au delà de la logistique militaire et domestique, c'est sa dimension humaniste que l'on retrouve en filigrane dans toutes ses lettres, et qui constitue sans doute ce qu'il appelle « Idéal ».

Discours prononcé par Mme Danielle Cohn le 10 novembre 2012 à Osse lors de l'inauguration de la plaque commémorative en l'honneur de Wilhem Friedmann

Monsieur le maire, monsieur le premier adjoint, cher Gérard Burs, chers amis, chère Catherine,

C'est avec beaucoup d'émotion que je vous vois tous ici réunis devant cette maison Cavendish, que ma grand'mère et ma mère appelaient toujours la maison Candau.

Osse en Aspe devait être dans l'histoire familiale une étape sur le chemin de la liberté. Arrivé à Bordeaux après la débâcle, très inquiet de l'armistice signé par Pétain, mon grand-père savait qu'il lui fallait passer la frontière espagnole et continuer sa route pour atteindre les Etats Unis. Pour un juif, intellectuel pacifiste, francophile, opposant de la première heure qui avait été destitué de ses droits par Hitler dès 1933 et l'arrivée au pouvoir des nazis, il fallait quitter une France occupée, qui n'avait pas voulu le naturaliser à temps. Les liens de mon grand-père avec nombre d'intellectuels qui participeront au réseau de résistance de Toulouse, – je pense tout particulièrement à Jean Cassou, chez qui, dans notre enfance, ma sœur et moi nous avons joué, à la famille Bertaux qui possède encore une maison à Lescun –, la filière protestante, la protection de pasteurs engagés – que la famille Cadier soit remerciée – le conduisent, avec femme et enfant, dans la vallée d'Aspe. Marie Candau loue un grenier glacé à cette famille d'exilés. Une vie quotidienne se construit sous ce toit, faite de solitude morale, d'angoisse financière – com-

ment subsister ? - de désespoir politique – les Allemands remportent victoire sur victoire, la France plonge dans la collaboration, et devance les exigences allemandes en matière de lois antijuives, comme on disait à l'époque. Le visa tant désiré pour prendre la route de l'Espagne se fait attendre, passer la frontière devient très dangereux. L'épuisement, la crainte d'une dénonciation, la désolation accablent mes



Mme Cohn lit le discours

grands-parents. La dernière photo de mon grand père le montre méconnaissable, tant il y paraît vieilli prématurément : un homme aux abois.

Nous savons tous ici quelle sera sa fin, après l'invasion de la zone libre à l'automne 1942. À partir de ce jour, la plaque, que Catherine Pérony a tenu à placer sur la façade de sa maison et que ma sœur et moi nous avons fait graver, en témoigne.

En vérité, l'histoire ne finit pas avec ce suicide, son corps exposé au temple voisin et son enterrement dans le cimetière où il repose avec sa femme Gertrude, notre magnifique grand'mère. Comme le formulent les lettres hébraïques, « son âme est reliée au faisceau des vivants ». Son histoire n'a pas été oubliée, elle ne le sera pas. La mémoire est une tâche des vivants, il leur revient de s'y consacrer, pour que l'oubli ne tue pas une seconde fois les morts, et pour que les vivants vivent un peu mieux. Avec vous, grâce à vous, sa mémoire vit.

Vous me permettrez de vous dire combien je suis triste que maman n'ait pas vécu assez longtemps pour voir cette plaque sur ce mur. Elle a suivi le projet, elle en était touchée. Osse n'a jamais cessé pour elle d'être un point

de douleur aigu, elle a souvent peiné à y revenir, tant l'émotion l'étreignait à chaque fois qu'elle passait Sarance. Il y a trois ans, elle a séjourné dans cette maison une semaine assez heureuse, revu François, Joseph, Marie Beille à Urdos, discuté avec Catherine, elle a eu deux jours d'amitié et de jeunesse retrouvée, chez toi Marcelle, à Mauléon. Les fils n'avaient jamais été coupés, les bons souvenirs sont aussi remontés. Osse n'était pas seulement un cimetière, des tombes que l'on vient fleurir.

Vous savez combien j'aime et je tiens à Osse et comment mon mari et moi, les enfants, nous avons décidé de continuer dans votre village l'histoire de ma famille maternelle. Catherine, nous vous sommes très reconnaissantes, ma sœur et moi, d'avoir rendu possible que les promeneurs, les villageois puissent savoir quelque chose du destin de Wilhelm Friedmann, de sa femme Gertrude et de Régine leur fille. Que vous ayez eu tous l'amitié de vous joindre à nous aujourd'hui, 70 ans peu ou prou après la mort de mon grand père, donne au passé la couleur sépia du temps écoulé, au présent la douceur d'une fidélité. Nous vous en remercions du fond du cœur.

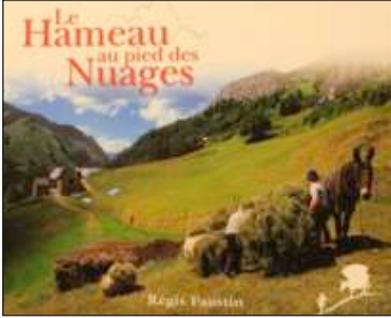
Quand les camions s'appelaient Somport !

Les camions ! En vallée d'Aspe depuis l'ouverture du fameux tunnel routier, ils sont devenus un véritable symbole pour certains, un cauchemar pour d'autres. Mais peu de monde se souvient qu'un constructeur eut l'idée, au début des années cinquante de donner le nom de cols pyrénéens à ses modèles de camions. La société UNIC, filiale poids-lourds de SIMCA, connut une véritable explosion de ses ventes au milieu des années cinquante. Son développement lui permit d'absorber tout d'abord le groupe SAURER avant de s'allier et se fondre avec le groupe IVECO. Sa production s'appuyait sur deux gammes de moteur : un 4 cylindres à capot court et un 6 cylindres à capot long. Dotés d'une carrosserie moderne et tout en métal, ces

camions furent les meilleurs grimpeurs de l'époque dépassant de loin tous leurs concurrents comme Berliet. Dès 1956, pour illustrer ces qualités, les camions à moteur 4 cylindres reçurent comme appellations le nom de cols pyrénéens. Il y eut donc le ZU 66B Puy-morens, le ZU 81 R Tourmalet et bien sûr le ZU 66A Somport qui fut le premier de la gamme. Tous ces engins développaient des moteurs de 110ch. Quelques années plus tard apparurent, les camions de 180ch qui portèrent eux des noms de cols alpins : Izoard, Galibier,... Au hasard de nos recherches associatives, une publicité découverte chez un brocanteur, nous rappelle cette époque pionnière des transports routiers.



Notes de lecture

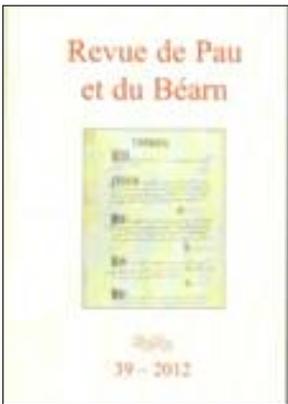


Faustin (Régis), Le Hameau au pied des Nuages, . Rodez 2011, 186 p. Régis Faustin publie, à compte d'auteur, un nouveau livre de photographies et de témoignages sur un hameau surplombant Etsaut. A travers quelques témoignages des derniers habitants et des clichés de vie quotidienne, il livre une vision un peu hors du temps de ces territoires d'estives occupés encore aujourd'hui. Après « Estives » en 2004, « Moisson des rêves » en 2006 et « Mémoire de bergers » en 2010, Régis Faustin constitue peu à peu un corpus simple mais efficace sur la vie dans la haute vallée



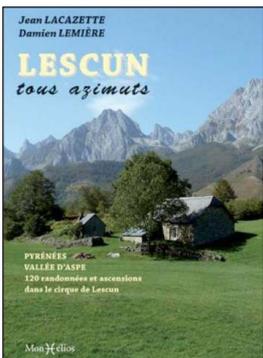
Gay (Danièle), Lavielle (Anne), Le conte du puissant, 2012, 26 p.

Un petit ouvrage publié à compte d'auteur qui présente une autre légende mais cette fois celle-ci se déroule sur les hauteurs de Lescun, une histoire "d'homme roux, très fort, qui parfois apparaissait à Anaye et volait des bêtes pour se nourrir" avant de se cacher au creux d'une grotte. Des illustrations superbes dues à Danièle Gay font de cette petite plaquette une oeuvre attachante.



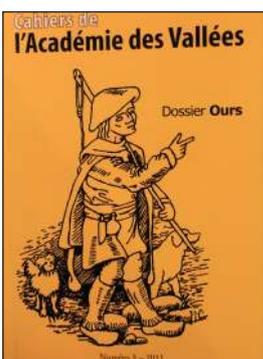
Berdoy (Anne), Récits légendaires au miroir de l'Histoire : disparition et essor de peuplements médiévaux en Aspe, Larés et Etsaut, dans Revue de Pau et du Béarn, 39, 2012, pp. 27-46.

Sur le même secteur que celui photographié par Régis Faustin, Anne Berdoy a livré à la revue de Pau et du Béarn un article extrêmement documenté sur l'ancien village disparu de Larés. Attesté dès le début du XIe siècle, Larés, qui possédait sa propre église, disparut rapidement au profit d'Etsaut probable création vicomtale. Seules subsistent là-haut quelques familles et une légende. L'historienne, en recoupant sources historiques et données topographiques, redonne vie à cette ancienne organisation villageoise dont Régis Faustin a capté photographiquement les dernières traces



Lacazette (Jean), Lemièrre (Damien), Lescun tous azimuts, Pyrénées, vallée d'Aspe, 120 balades dans le cirque de Lescun, ed. Monhélios, Pau 2012, 159 p.

Nouveau guide pour des balades "tous azimuts" autour de Lescun. Ces deux amoureux des lieux vous font partager leurs circuits préférés et vous aident à jeter un oeil attentif sur les paysages qui vous entourent. Composez, grâce à ce petit guide, votre propre itinéraire en tenant compte de leurs observations, de votre forme et de votre expérience de randonneur



Cahiers de l'Académie des vallées, n°3, 2011, dossier ours, 138p.

Quelques écrits dans cette dernière parution des Cahiers de l'Académie des vallées concernent la vallée d'Aspe dont des articles de Louis Loustau-Chartez sur "Histoire d'ours en vallée" pp13-19; "Brest 92 et la renaissance de la mature en vallée d'Aspe" pp.83-93 et "L'évolution de l'agriculture et du monde agricole à Lées-Athas de 1965 à 2001" pp.123-129. Enfin, un article de F. Baye-Pouey, "Chasse à l'ours à Borce au hameau d'Ayriré" complète ces quelques petits témoignages personnels sur la vie en Aspe.